



Espérance de vie de l'Amour dans une économie globalisée

fréville

Amour - Offre Granp
Tarif famille à l'Eros C
Farceur - Profitez de
gratuit.

Amour - Mère po
nible - Ovulation li
vation obligatoire
charge du preneu

Amour - Femme
cherche homme ric
tion suivie - Acciden
prévoir.

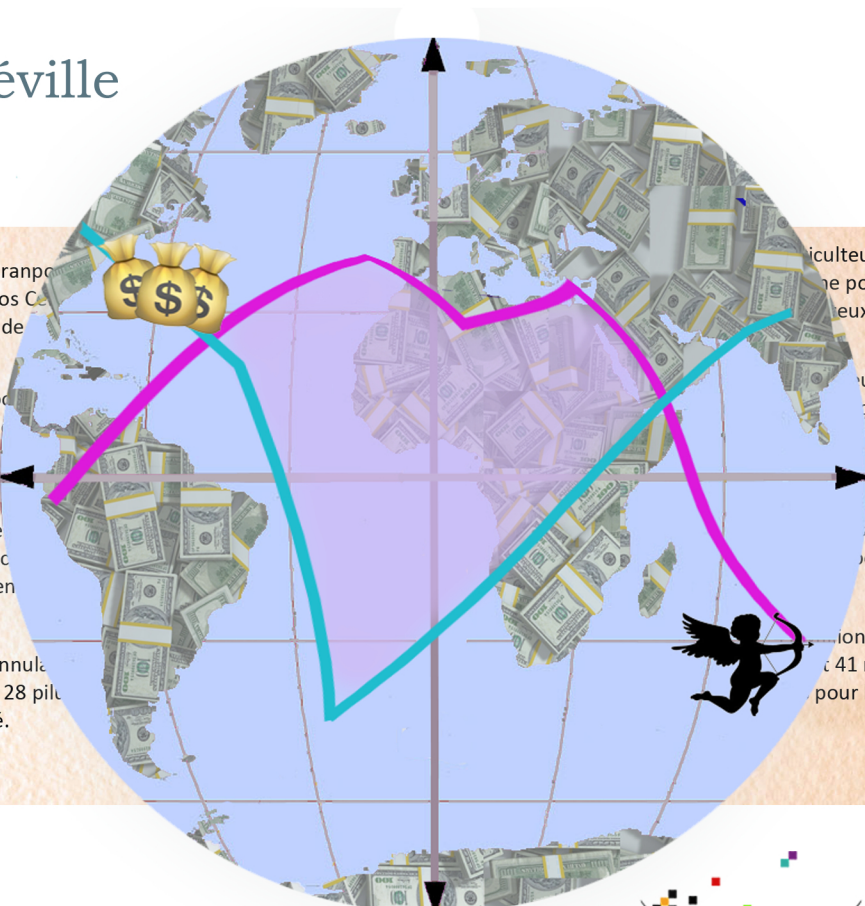
Amour - Suite annul
Bangkok - Revend 28 pill
Viagra non périmé.

iculteur cher
ne pour com
eux - Photo

ur cher
our com
x - phot

ans pap
our mar

ions de chi
t 41 millions
pour histoie



" Quelles sont les paroles qui modifient réellement le cours de notre existence ?

Je n'en connais que peu.

– Je t'aime.

– Je te veux.

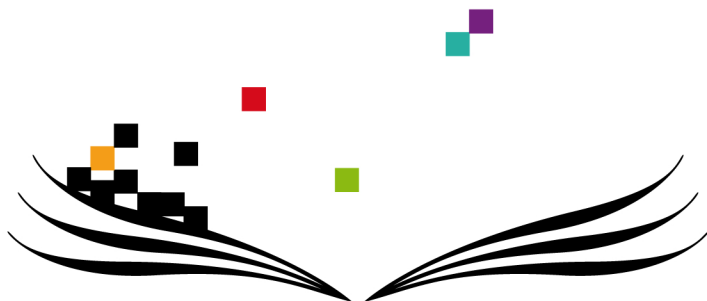
– Casse-toi.

Théodore repensa souvent à cet aveu si naïf de son désir, qui les avait conduits, Pamela et lui, trente secondes plus tard, au fond d'un lit qui ressemblait à une clairière étoilée et, trente ans après, au bout d'une histoire qui ressemblait à une forêt sans lune. S'il avait retenu ces mots, aurait-il trouvé un autre prétexte au cours de la soirée qui s'annonçait encore longue — mais peut-être moins que la nuit écossaise ? Aurait-elle osé prendre sa main, l'emmener, l'embrasser, ou simplement dire ce qu'elle ressentait à cet instant ?

À cette époque, ni l'un ni l'autre n'avait encore franchi le pas, depuis leur mariage. Théodore et Elizabeth, pas plus que Pamela ou Jorg, ne faisaient de la fidélité une vertu cardinale, mais comme tous les couples modernes de leur génération post soixante-huitarde, ils ne savaient avec certitude si leur modernité consistait à pratiquer l'amour libre — comme leurs parents — ou l'amour courtois — comme leurs grands-parents. Un rien de bonne éducation en plus, un ou deux congrès en moins, et ils auraient pu passer à côté de beaucoup de... disons, pour rester poli, beaucoup d'interactions de qualité. Car, comme ils allaient si bien s'en rendre compte après Stockholm, c'est le premier coup de bite — ou la première chicane de string — qui coûte. Après, c'est gratuit. "

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie
de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les
lois relatives aux droits d'auteur et expose le
contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2019

Isbn numérique : 978.2.313.00590-3

Dépôt légal : mars 2019

Composition de couverture : François Radas

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

fréville

Espérance de vie de l'Amour
dans une économie globalisée

ROMAN

Éditions Chemins de tr@verse

Contactez l'auteur :

freville@chemins-de-traverse.fr

2008 Berlin

Cette histoire commença, signe des temps, par un e-mail ; celui qu'Ursula, secrétaire du chef de département, adressa, le 16 janvier 2008, à la liste de diffusion « tout marketing sauf stagiaires » pour annoncer les dates de la Conférence européenne des constructeurs automobiles, qui se tiendrait, cette année-là, à Berlin. Théodore, qui n'avait rejoint la société que depuis quelques mois et se contentait du titre de *Product Manager Junior*, estima avoir peu de chances de faire partie du voyage. Mais le contexte *managerial* était propice aux dépenses inutiles : le dividende de la société avait été multiplié

par deux, le marché chinois faisait encore fantasmer les décideurs, personne n'envisageait la crise qui essayait pourtant ses semelles sur le paillason du monde.

Aussi, quelques heures plus tard, lorsqu'il croisa John, le Senior marketing Director, celui-ci lui annonça, l'air de rien :

– T'as vu le mail d'Ursula, ça serait bien que tu y ailles...

Théodore connaissait déjà suffisamment John pour comprendre qu'il avait ordre de se rendre à Berlin. Il fit le timide bien qu'il fût en vérité ravi. Il n'avait jamais participé à ce genre d'événement, ne connaissait pas encore Berlin, adorait prendre l'avion : bref, il était jeune.

Les semaines suivantes, il fit de son déplacement professionnel en Prusse un argument systématique de drague. Product Manager Junior, certes, mais voyageant en business class, et logé à l'œil dans un cinq étoiles.

De là à dire qu'il fit la conquête d'Elizabeth grâce à Ursula, ce serait exagéré, mais il est certain que sa nouvelle copine fut très tôt informée du fait que, du 3 au 6 mai, « ils ne pourraient pas se voir », *because* Berlin. Elizabeth, aussitôt notifiée, s'était jetée sur son agenda pour vérifier si, par hasard, elle aurait pu l'accompagner. Théodore jugea l'idée excellente, mais dénicha

rapidement des arguments pratiques imparables — sur le compte du boulot naturellement. Il entendait profiter de son premier voyage d'affaires pleinement — c'est à dire seul.

En recevant le programme, Théodore découvrit que, en plus de John, Coreen et Thomas, juniors tout comme lui, faisaient également partie du voyage. La présence de Thomas n'était guère surprenante : il venait de la même université que John. Quant à Coreen, en l'absence d'indice concluant, Théodore supposa que John voulait coucher avec.

Lorsqu'Elizabeth – un brin amère de voir lui échapper l'escapade à Berlin alors qu'elle avait identifié en Théodore un gros potentiel de gâteries – l'interrogea sur le motif de sa présence à lui, il réagit fort mal. Il allait de soi qu'il y avait une bonne raison pour qu'il soit convié à cette conférence, mais — à la réflexion — il peinait à l'identifier. La seule possibilité qui lui vint à l'esprit était qu'il parlait allemand, d'après son CV.

Elizabeth aggrava son cas en demandant le thème de la conférence. Théodore avait vaguement retenu l'intitulé (« European Congress of quelque chose »), pas regardé le nom des intervenants ni le thème des présentations, et ne voyait pas du tout en quoi ses missions présentes – étroitement opérationnelles bien qu'il prétendit s'occuper de stratégie aux

repas de famille – pouvaient bénéficier, à court terme, de ce voyage.

Il éluda d'un méprisant : *l'important c'est le networking*. Elizabeth grommela qu'elle aussi, dans son salon de coiffure, pratiquait le networking. Tout cela s'arrangea derrière le rideau de douche (qu'il fallut d'ailleurs refixer).

Le 3 mai 2018, Théodore fit son entrée au Sheraton de Berlin, ébahi à l'avance. Il n'avait jamais mis les pieds dans ce genre d'établissement. En famille, les vacances, c'était camping ou maison familiale dans le Worcestershire, et, avec ses copines, auberges de jeunesse et... la maison dans le Worcestershire.

Le Sheraton de Berlin était divisé en junior suites et senior suites, la chambre de base étant un concept obsolète depuis la chute du Mur. Le check-in effectué, ému devant l'austère porte de la suite 694, Théodore inséra sa clé magnétique et partit les yeux fermés à la découverte de son nouveau domaine. Il échoua, au bout d'une distance qu'il estima comprise entre dix-sept et dix-huit mètres, contre une quadruple épaisseur de rideaux. Une baguette en tek lui permit d'ouvrir la première couche, une baguette en cristal d'ouvrir la seconde, la troisième

couche répondit à une commande électrique (judicieusement suspendue au plafond par un ressort en plastique transparent rouge), mais il demeura quelques instants sans parvenir à ouvrir la dernière.

Aucun mécanisme visible, nulle trace de branchement, il comprit enfin qu'il suffisait de dire : « open » pour que les rideaux s'ouvrent d'eux même. Une corbeille de fruits garantie *fair trade* l'attendait sur une jolie table ronde *rainforest alliance*.

La première conférence avait lieu à 14 h 30, mais le programme officiel débutait à 13 h avec un apéro buffet froid sur la terrasse, au quatorzième étage. Quittant l'ascenseur à 13 h 53 (il n'avait pas pu résister à la tentation de tester la literie bioorganique en graines de lin et plumes de bébés autruches), il craignait de devoir se contenter de restes, mais constata vite qu'il arrivait pile pour le deuxième service. Les amuse-bouche se la jouaient nouvelle vague : nœud de pousses de bambou sur lit de mousse de calamar, carpaccio de crabe au whisky, salami de câpres roses en vinaigrette. Le Châteauneuf-du-Pape *Domaine de la Janasse 1997* semblait des plus prometteurs, tout autant que les hôtes, toutes plus Gretchen

que dans un documentaire nazi, mais qui à l'usage se révélaient polonaises.

Deux assiettes remplies à ras bord, il s'assit dans un coin de la terrasse éloigné du buffet, sur une chaise probablement oubliée d'un précédent cocktail, car démunie de coussinet signé *Berlin European Automotive Summit 2008*.

Il remarqua bientôt Thomas et Coreen, qui suivaient, tels des petits canetons, John, étonnamment à l'aise dans un costume blanc cassé qui ressortait au milieu des complets grisâtres de rigueur. Il passait de groupe en groupe, incisif, jovial, inarrêtable et fier comme s'il recevait les invités au mariage de sa fille. En l'observant plus attentivement encore, Théodore identifia enfin ce qui justifiait sa position indéniablement élevée au sein de la société : à chaque main qu'il serrait, John, par un geste du poignet d'une remarquable souplesse, parvenait à prendre une carte de visite dans la poche de son veston et à la déposer dans la main de son interlocuteur avant que celui-ci n'ait eu le temps de la refermer.

Théodore, encore en train d'analyser ce stratagème, fut pris de cours lorsqu'une jeune femme s'assit à côté de lui et lui tendit dans la foulée sa carte de visite.

– Je m’appelle Pamela Mantegazzi.

Il commit l’erreur fatale de lire la carte, laissant passer plus de deux secondes avant de réagir, puis de tendre la main (vide, le nul !) en disant :

– Théodore Wilkins.

Dès lors c’était la défaite par K.O. Impossible de revenir en arrière et de sortir la sienne, l’effet aurait été grotesque. *Je t’ai donné ma carte, tu ne m’as pas refourgué la tienne*, ainsi se créaient les hiérarchies entre dominants et dominés dans cette meute. Jusqu’à la fin de leurs carrières respectives, comme la suite de cette histoire allait le confirmer, Théodore serait le dominé de Pamela. Mais il y avait plus pénible condition que d’être le dominé d’une jolie Italienne (croyait-il). Aussi Théodore enchaîna sans rancœur :

– Alors vous travaillez à... ?

Auquel, après avoir répondu sans s’étendre, Pamela eut le bon goût d’ajouter :

– Et vous, qu’est-ce que vous faites à... ?

Théodore commit sa troisième erreur consécutive : il rangea la carte de Pamela dans son portefeuille. En quelques secondes, alors qu’il n’avait eu encore que très peu d’occasions de lancer

des coups d'œil vers des points stratégiques, elle s'était éloignée, le laissant planer au beau milieu d'une phrase :

– Dans notre domaine ce qui compte surtout, c'est ... dont lui même ne sut jamais la fin.

Il réalisa qu'avant l'arrivée de Pamela il n'y avait pas eu de siège à côté de lui, et que maintenant qu'elle était partie, il n'y en avait plus. Il l'observa jusqu'à ce que, étant parvenue à un autre attroupement de convives, elle pivota légèrement sur elle même, révélant, délicatement pressé entre son bras et son sein droits, un discret siège pliable.

Théodore eut le sentiment, pour la seconde fois depuis son arrivée sur la terrasse, qu'il avait finalement beaucoup à apprendre à ce congrès. C'est motivé, oui motivé, qu'il se leva pour suivre les autres participants vers l'ascenseur, non sans chiper trois blinis au buffet.

Comme il n'était pas très sieste, il profita de la première conférence, exceptionnellement ennuyeuse, pour explorer la sacoche « Berlin 2008 European automotive congress » qui lui avait été remise immédiatement après le check-in. Il s'attendait à y trouver un cahier (papier de soie quand même), un stylo

(quatre en fait, donc deux à plume), voire un modèle réduit de voiture (*Bugati 157 SC Atlantic*, très jolies finitions, quoiqu'il ne fut guère connaisseur), mais la sacoche lui réservait d'autres surprises : un téléphone sans fil en forme de roue de secours ; un tire-bouchon à compression hydraulique et manche en ronce de noyer ; un désodorisant de voiture multisenteurs... En cherchant dans les coins, on finissait par trouver le nom d'un fabricant d'automobiles, d'un fournisseur de pièces détachées, voire d'un magazine spécialisé, mais très discrètement (qui penserait à associer une marque de tracteurs avec un lot de trois cigares cubains millésimés ?). Voilà qui réglait définitivement, et pour toute la famille, la question des cadeaux de Noël, qu'on fêtait encore en Europe en ce temps-là, de préférence au Nouvel An chinois.

L'assemblée se ranima pour la pause-café. Théodore se promena parmi les tables chargées de viennoiseries, de fruits et de gâteaux, espérant croiser Mademoiselle Mantegazzi. Mais il ne fit que tomber sur Thomas et Coreen, qui, en l'absence de John, se mirent à le suivre. Il embarqua une demie forêt-noire, trois millefeuilles, et retourna à sa place.

Lorsque débuta la seconde conférence, celle sur les nouveautés techniques, il constata que les rangs s'étaient sensiblement

dégarnis. À bien y regarder, il n'y avait quasiment plus que les juniors. Et dire qu'il aurait pu remonter dans sa chambre et profiter des 325 chaînes de télé en 69 langues ! Ne sachant vraiment plus que faire, il finit par s'assoupir comme tout le monde.

Le premier soir, le dîner était offert par le leader mondial du pneu, ce qui donna lieu à de multiples trouvailles : beurrier en forme de roue sur chaque table, jantes aluminium en guise de corbeille à pain, morceau de gomme en guise de serviette (l'organisateur révéla en cours de soirée qu'il s'agissait de débris de pneus éclatés lors du dernier 1000 miles d'Indianapolis)... La réception se déroulait dans les salons d'honneur du Sheraton, superbement fleuris, en présence d'un orchestre cubain avec six musiciens en smoking blancs et une chanteuse en robe noire.

Théodore pensait se retrouver à la même table que ses collègues, comme aux mariages où, si on fait partie de la famille, il est difficile d'échapper aux cousins, même les plus éloignés, mais il eut le plaisir de découvrir que, puisqu'on venait vraiment là pour faire du networking, il n'y avait pas de plan de table. Il se joignit à un groupe mêlant des ingénieurs

d'Europe de l'Est à des publicitaires Espagnoles — la soirée promettait d'être explosive.

Une fois les présentations faites à table, tout le monde eut le bon goût de ne parler ni de voitures, ni d'industrie, ni d'affaires. La conversation fit le tour de l'Europe, s'arrêta longuement à Eurodisney et Ibiza que tout le monde connaissait, puis s'aventura vers l'Australie, l'Équateur et le Canada, en fonction des voyages des uns et des autres. Un des Slovaques fit rire tout le monde en disant qu'il avait déjà trois enfants — en plus ce n'était pas une blague. Quel loser... Assez rapidement, le brouhaha ambient, la musique cubaine, et le flot de Bordeaux Château Margaux premier grand cru 2001, régulièrement renouvelé par une armée de serveurs en tenue latino tendance Mecklembourg, rendirent vaines toutes tentatives de conversation suivie.

Avant le dessert on commença à danser. Théodore s'avança sur la piste pour se dégourdir les jambes, mais resta scotché en découvrant John embarqué avec une Allemande corpulente (elle faisait partie des chairmen de l'après-midi et dirigeait il ne savait plus quelle organisation très importante) dans une sorte de Salsa matinée de scottish folk. Retournant penaud à sa place, il salua Pamela, engagée dans un concours de tequilas

frappées avec ses voisins de table. Invité à participer, il en descendit une, mais refusa la proposition de s'asseoir sachant qu'il vomirait la deuxième.

Sur le coup de minuit, après un fabuleux baba au rhum et trois espressos, Théodore se retrouva pour ainsi dire seul à sa table, les ingénieurs slovaques étant déjà complètement déchirés tandis que les publicitaires espagnoles organisaient une sortie dans une boîte branchée de Berlin (d'après leur guide Lonely Planet) en ayant le toupet de ne pas l'inviter.

Il improvisa un plan B. Il avait repéré dans le coin d'un salon du Sheraton un piano cinq quarts de queue, très probablement à l'abandon à cette heure tardive. D'après ses repérages, les convives se dirigeant vers les ascenseurs du lobby passeraient obligatoirement à proximité du dit piano, ce qui lui permettrait peut être de marquer des points auprès des Espagnoles, ou de rattraper son retard auprès de Pamela et Coreen. Le tout serait de taper assez fort pour qu'on le remarque.

Il salua donc ses commensaux (qui n'étaient plus en état de lui répondre), ignore consciencieusement les publicitaires ibères (un pote d'université lui avait appris que l'indifférence était le truc de la dernière chance) et marcha, relativement droit, jusqu'au lounge musical — en effet désert, hormis une femme

de ménage à gros chignon sous un foulard jaune, qui passait l'aspirateur. Avec grandeur, il décida de la laisser œuvrer malgré le bruit — ça lui ferait un peu de culture.

Il s'installa majestueusement au clavier, réajusta sa chemise, s'épongea le front, adopta la posture du pianiste inspiré, et entama de mémoire... Il retrouva les premières mesures d'un nocturne de Chopin, et le reste suivit, enfin à peu près. Sa mère avait bataillé pour qu'il franchisse les grades 1, 2 et 3 de l'Associated Board, mais il n'avait plus tâté de l'instrument depuis longtemps. L'important était de prendre un air convaincu, d'avoir l'air de souffrir et d'inspirer très fort au début de chaque phrase.

Soudain l'air se fit plus léger, plus paisible, l'agitation diminua. Théodore sentit qu'on l'observait. Un parfum indéfinissable de femme, un frémissement de l'air trahissait un regard, une fascination. Il se retourna : elle était là, l'œil pétillant fixé sur lui, captivée par son jeu : la femme de ménage au chignon, qui avait même arrêté son aspirateur — d'où l'impression de tranquillité.

Théodore s'arrêta, déconfit, car l'aspirateuse avec ses quarante ans sonnés n'avait rien d'une Pamela. Elle, déchirée entre désir et crainte, profita de cette interruption pour s'approcher de lui,

et, sans aller jusqu'à oser s'asseoir à son côté, posa une main sur le clavier, tout près de celle de Théodore.

– Sorry... murmura-t-elle dans un anglais fortement poussiéreux, try like this...

Elle reprit une mesure qu'il avait abondamment caviardée, lui montra deux fois le bon doigté, puis n'y tenant plus, posa la seconde main sur le clavier et reprit le morceau du début. Comme c'était une ancienne concertiste de l'opéra de Minsk, même en pianotant debout en tablier ça avait tout de suite plus de gueule que Théo assis en Lacoste.

Elle s'appelait Olga, rêvait lorsqu'elle gagnait des premiers prix au conservatoire national biélorusse de s'enfuir vers l'est, pour jouer au bolchoï. Mais la débâcle soviétique l'avait fait bifurquer vers l'ouest, où s'orientaient désormais les rêves de grandeur de sa génération. Malheureusement son chemin n'avait pas été plus loin que Berlin, où la concurrence des apprentis musiciens d'ex-Allemagne de l'Est était rude. Elle avait commencé par donner des cours de piano aux filles de diplomate, et fini par jouer du plumeau, au Sheraton.

Théodore demeura figé, remarqua les odeurs corporelles propres à la travailleuse, fit semblant de suivre la leçon de

piano, incapable de réagir à cet épisode incongru. Heureusement, un majordome en tournée d'inspection repéra le scandale de la scène. Lui aussi venait de Minsk, plus précisément de Maladetchna, à cent kilomètres au Nord, mais sans s'être trompé de chemin. Recruté à seize ans par les mafias russes qui contrôlaient le marché des travailleuses au noir, il avait allégrement gravi les échelons, à la faveur de son goût pour les sales besognes. Il s'appelait Stanislav.

La femme de ménage s'arrêta dès qu'elle l'aperçut, mais trop tard, le majordome la saisissait déjà par le chignon et la traînait de force vers un local de gardiennage où ils disparurent tous deux. Un Berlinois brutalisant ouvertement une servante slave, fallait-il venir au European Automotive Summit 2008 pour revivre ces heures sombres ? Certes le monde du travail se devait d'être impitoyable, mais de là à taper avec le manche d'aspirateur sur la tête de cette malheureuse pianiste !

Théodore tenta du moins de mettre à profit les conseils de son éphémère mentor. Las, la violence du contremaître avait brisé son élan artistique. Il alla se coucher et réalisa en s'endormant qu'il n'avait jusqu'ici vu de Berlin que l'aéroport et l'hôtel. C'était quand même très con. Il se jura de partir en exploration le lendemain matin, à la place du petit-déjeuner.

À peine réveillé, il abandonna cette noble intention. Il avait oublié de mettre son réveil et la literie bioorganique en graines de lin et plumes de bébés autruches du Sheraton avait fait le reste : il ne lui restait que 25 minutes avant le début de la première conférence. En plus il avait faim !

Habillé hâtivement d'une cravate et d'une paire de mocassins, il gagna la salle à manger. Au buffet, dans un effort d'intégration culturelle, négligeant les divers saumons fumés, fines tranches de melon et petits choux à la crème multicolores, il se confectionna une assiette de charcuteries et de fromage, mais fit le modeste au moment de saisir une demi-bouteille de champagne. Il se rabattit sur un jus de goyave — non sans se reprocher sa timidité — maudit reste d'éducation. Une fois assis, il remarqua qu'aux autres tables, tout le monde — même des retraités très ridés, ou des retraitées qui l'étaient trop peu — consultait ses e-mails sur son ordinateur portable. Théodore, qui avait pris le journal pour lire le compte rendu des matches de foot de la veille, décida de lire les cours de la bourse pour faire bonne figure.

L'heure de début des travaux était dépassée, pourtant les convives manifestaient un empressement limité à gagner la

salle de conférence. Théodore emporta quelques mini pots de confiture — des confitures artisanales bio suédoises, et des petits pains couverts de graines de pavot — pour la pause-café entre les pauses viennoiseries du matin.

Arrivé au niveau de la salle de conférence, il croisa, au sortir de l'ascenseur, John, lequel, curieusement, s'apprêtait à y monter. Son chef lui adressa un très large sourire.

– Je ne savais pas que vous jouiez du piano Théodore. Vous êtes plein de talents ca...

– ...chés, termina Théodore, car la phrase avait été à demi mangée par la porte de l'ascenseur. Comme il avait appris à deviner les phrases inachevées de John (qui ne se déplaçait qu'en ascenseur), Théodore sut qu'en baragouinant deux mots d'allemand et trois mesures de Chopin il avait marqué des points vis-à-vis de sa hiérarchie.

Au déjeuner, le hasard des piles d'assiettes lui fit rencontrer un jeune japonais, auquel il entreprit d'expliquer la différence entre une soupe d'huîtres à la coriandre fraîche, un bouillon de mâche marinée à l'huile de sésame et un pistou de fèves de Sicile aux trois poivrons. Hidéki manquait de vocabulaire

anglais, mais compensait par une bonne volonté qui aurait attendri un fantassin de Pearl Harbor regardant couler son destroyer de l'intérieur. Comme leur conversation sur les mérites comparés des petits-déjeuners européens et japonais, puis sur les pratiques crypto-coïtales des pensionnaires d'université de Tokyo ou de Londres, leur sembla d'un intérêt très supérieur au programme de la conférence de l'après-midi, ils décidèrent d'aller se promener ensemble dans le Jardin zoologique de Berlin qui jouxtait le Sheraton.

Après avoir singé les fauves, parcouru en long et en large le vivarium, et échangé quelques plaisanteries en regardant s'ébattre les pingouins, ils s'achetèrent une glace et s'assirent sur un banc. L'instant étant propice aux grandes émotions, pour couronner une amitié naissante à l'évidence pleine de promesses, ils échangèrent solennellement leurs cartes de visite, assis devant la cage aux ours du zoo de Berlin, lesquels ours les regardaient, bouleversés par tant de fraternité humaine, alors même qu'il y avait moins de points communs entre Théodore et Hideki qu'entre l'ours et son voisin de cage — le caribou.

Hidéki n'étant que stagiaire, il s'était imprimé des cartes faites maison, entièrement en japonais, et sans le logo de l'entreprise.

C'était certainement le business partner le plus nase de toute la conférence, mais Théodore n'en ressentit pas moins un profond sentiment de fierté à cette première réussite de networking actif. Quelle ne fut pas sa surprise, des années plus tard, de reconnaître aux flashes Netflix le visage de son frère de sang berlinois qui avait massacré à coup de joystick quatorze ados et adoses dans un salon de jeux en ligne néonazis du Tokyo underground. Les êtres humains sont tellement imprévisibles... En regagnant sa chambre, Théodore avait tout oublié de Pamela, de Coreen, et de toutes les autres. Il appela même Elizabeth dans un élan de tendresse.

Cette histoire n'aurait sans doute jamais eu lieu, si par hasard, oui vraiment par hasard, Pamela et Théodore ne s'étaient retrouvés assis côte à côte dans l'un des bus qui emmenèrent les participants du European Automotive Summit 2008 au dîner de gala, le fameux dîner de gala du deuxième et dernier soir, qu'il apprit, d'année en année, à connaître et à apprécier pour ce qu'il était vraiment : un before partouze de haut vol.

Dans le bus, leur conversation fut des plus innocentes. Malgré ses airs de tueuse, Pamela était novice comme lui. Sa présence tenait au fait qu'un de ses lointains cousins par alliance du côté de sa mère dirigeait l'IT d'un constructeur allemand, et s'était

justement inscrit pour Berlin, informations qu'elle avait eu l'habileté de faire parvenir par des voies détournées, mais sûres (les secrétaires s'appelaient, dans sa société, assistantes de gestion) à son chef. À peine arrivée, elle avait appris que le cousin en question avait été terrassé quelques jours plus tôt par une attaque d'hémiplégie qui l'avait laissé en état de souffler la mousse, mais pas de boire la bière, ce qui lui laissait un programme de travail pour ses deux jours berlinois à peu près aussi chargé que celui de Théodore. Petits fours et grands magasins, pas de quoi se plaindre.

Le bus, curieusement, s'était éloigné du centre-ville et après avoir longé des canaux, des voies ferrées et des dessous d'autoroutes, traversait maintenant une zone d'entrepôts. Il finit par s'arrêter devant un immense conglomérat industriel : Pamela ajusta son carré Hermès. À la descente du bus, on remit à tous les passagers un casque de chantier et on leur ordonna de marcher deux par deux en respectant impérativement le fléchage rouge au sol. Un souffle de vent froid caressa sournoisement le flanc du bus : Pamela rajusta son carré Hermès.

Ils atteignirent bientôt une porte de hangar, ouverte, à partir de laquelle deux rangées parallèles de barrières métalliques